

TRIGGER, Bruce G., *The Children of Aataentsic. A History of the Huron People to 1660*, 2 vol., McGill-Queen's University Press, Montréal-London, 1976; 0,255 × 0,180 m., reliure forte couverte de toile, xxviii-913 p. (pagination continue d'un volume à l'autre), 52 planches, dont le tiers environ reproduit des cartes anciennes.

Lucien Campeau

Volume 31, numéro 3, décembre 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/303642ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/303642ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Campeau, L. (1977). Compte rendu de [TRIGGER, Bruce G., *The Children of Aataentsic. A History of the Huron People to 1660*, 2 vol., McGill-Queen's University Press, Montréal-London, 1976; 0,255 × 0,180 m., reliure forte couverte de toile, xxviii-913 p. (pagination continue d'un volume à l'autre), 52 planches, dont le tiers environ reproduit des cartes anciennes.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 31(3), 437–440. <https://doi.org/10.7202/303642ar>

TRIGGER, Bruce G., *The Children of Aataentsic. A History of the Huron People to 1660*, 2 vol., McGill-Queen's University Press, Montreal-London, 1976; 0,255 × 0,180 m., reliure forte couverte de toile, xxviii-913 p. (pagination continue d'un volume à l'autre), 52 planches, dont le tiers environ reproduit des cartes anciennes.

Le premier trait à signaler est la qualité de l'édition: deux forts et grands volumes bien présentés, bien imprimés et bien illustrés. Il va de soi que la principale source sont les *Relations des Jésuites*. L'œuvre est divisée en 13 chapitres. L'A. se propose de faire, sur le sujet particulier des Hurons, «a detailed study of the effects that contact with Europeans had on one of the native peoples of North America» [p. 1]

À cet égard, l'ouvrage pourra devenir un modèle. Par l'étude et l'organisation patiente, il constitue un tableau historique fort bien structuré, dont les détails les plus minutieux sont agencés avec précision. Le chapitre 2, «The Huron and Their Neighbours», après avoir dessiné le cadre géographique, est principalement ethnographique, mais il situe encore les Hurons dans leur milieu humain, énumérant, localisant et caractérisant les peuples qui les entourent et avec lesquels leurs rapports sont divers. «The Birth of the Huron» (ch. 3) est principalement archéologique. Les tribus huronnes-iroquoises occupaient leurs sites historiques vers l'an mille et elles s'appliquaient déjà à la culture du sol. Habitant sur la rive nord du lac Ontario, les Hurons se sont concentrés graduellement loin de ses bords dans un canton resserré au nord-ouest du lac Simcoe. La confédération de tribus qu'ils formaient au dix-septième siècle avait commencé deux siècles plus tôt par l'union de deux d'entre elles. Situés comme ils étaient,

les Hurons étaient les mieux placés pour contrôler les échanges entre peuples d'économies différentes et complémentaires.

Le premier chapitre historique, « Alien Shadows » (ch. 4), nous amène sur le Saint-Laurent, porte d'entrée de l'influence européenne qui va s'étendre aux Hurons. C'est l'histoire des découvertes du seizième siècle, l'A. s'efforçant avec excès de faire remonter le commerce des fourrures à Cartier et examinant le difficile problème des tribus iroquoises établies sur le fleuve. Ce chapitre est le plus faible de l'œuvre, à notre avis. Suit « Forging an alliance » (ch. 5) : l'organisation du commerce sur le fleuve, la première rencontre des Hurons et des Français, la participation française à l'alliance militaire des Hurons et des Algonquins. « The Quiet Years » (ch. 6), de 1616 à 1629, terminent le premier volume. C'est le temps où Champlain s'efforce en vain de commencer une colonisation, où le commerce franco-indien se poursuit à la faveur d'un apaisement des Agniers, où les récollets pénètrent chez les Hurons sans affecter leurs institutions, où des Français font leurs premières expériences de la vie indigène et où l'alliance huronne-algonquine adopte une allure de croisière.

Après « The Interregnum and the New Alliance » (ch. 7), sur l'occupation anglaise et le retour des Français en 1632, c'est « The Deadly Harvest » (ch. 8), qui salue l'entrée des Jésuites en Huronie en 1634. Le titre macabre s'explique par les épidémies meurtrières qui dévastent alors les Hurons, leurs alliés et leurs ennemis, de 1634 à 1640. L'A. décrit les premiers efforts des missionnaires et spécialement les difficultés suscitées par les maladies des indigènes, qui viennent à un cheveu de provoquer le massacre des Jésuites. Suit « The Storm » (ch. 9). Ce sont les attaques toujours plus vives et plus pressantes des Agniers contre les principaux points de la route du commerce, surtout sur le Saint-Laurent. « The Storm Within » (ch. 10), c'est la conséquence des succès de la prédication missionnaire, qui cause, selon l'A., la dégradation des institutions traditionnelles et l'affrontement des croyants et des non-croyants, ceux-ci en perte constante d'influence. « The End of the Confederacy » (ch. 11), c'est l'attaque finale et en masse par les Iroquois, en 1648 et 1649, qui aboutit à la destruction de la Huronie, tandis que « Betrayal and Salvation » (ch. 12) raconte les vicissitudes des Hurons en exil jusqu'à 1660. Le dernier chapitre (ch. 13) en est un de récapitulation et de conclusion, conformes à l'optique adoptée pour le livre entier.

On ne peut nier que ce soit là une étude de très grande valeur. La documentation huronne a été recueillie et analysée avec le plus grand soin et comprise avec beaucoup de pénétration. Ce que l'A. en dégage sera sans doute le plus souvent définitif, bien que les historiens de l'avenir puissent avoir à contester et à corriger plusieurs interprétations et évaluations de détail. Une chose assurée, à notre sens, c'est que ce travail sera le stimulant le plus efficace pour la poursuite de l'ethnohistoire, non seulement des Hurons, mais de tous les autochtones du bouclier laurentien. Pour notre part, nous doutons que l'A. ait réussi à démontrer la division des croyants et des non-croyants hurons en deux factions politiques, la

première opposée à l'alliance onnontaguée en 1647, la seconde y voyant la condition de survie des Hurons (731-737). Justifiée, cette hypothèse aurait bien servi les intentions perceptibles tout au long de l'ouvrage. Mais elle ne paraît pas appuyée et les faits rapportés s'y opposent plutôt. Cela dit, il nous paraît que pour toute la partie proprement huronne, ce livre a un très grand mérite.

Mais il a aussi ses limites. L'A. s'était donné pour but d'étudier les effets des contacts entre Français et Hurons. Pour le faire avec profit, il devait s'assurer de connaître aussi bien l'un que l'autre des interlocuteurs. Mais il n'a aucune connaissance de première main de l'histoire de la colonie française, de ses caractères spécifiques, de ses motivations, de ses priorités. Avant 1627, il avait pour guide M. Trudel. Cela lui a évité des erreurs trop criantes. Mais après, il n'avait plus que M. Lanctot. L'espace manque pour relever les manifestations de cette ignorance. Mais il importe d'en signaler au moins deux, parce qu'elles mettent en cause le jugement critique de l'A. La première, c'est qu'il a pris au sérieux l'histoire des six commerçants français qui seraient allés, au printemps de 1634, inviter les Onneiouts à faire la traite avec Québec (488). Qui a la moindre idée de l'état de la colonie française en 1634 sait à première vue que c'est une pure invention des Onneiouts pour promouvoir leurs intérêts. L'A. a recueilli avec la même complaisance une histoire racontée par les Outaouais à Perrot, selon laquelle le chef Tessouat aurait maltraité le P. Jérôme Lalemant à l'île aux Allumettes, lors de la descente des Hurons vers Québec en 1650. L'A. change seulement le nom de Lalemant en Ragueneau, pour faire vraisemblable (785). Peut-on croire que Paul Tessouat, baptisé à Montréal et filleul de Maisonneuve, qui évitait alors de demeurer dans son île depuis quelques années, ait pu avoir une conduite pareille envers un missionnaire? Les Outaouais ont confondu et embelli une aventure que le P. Lalemant a courue en 1638 en montant vers les Hurons avec la descente de ces derniers vers Québec en 1650. Tailhan avait d'ailleurs fait la critique de ce passage en 1864. On n'a pas de sympathie pour ce qu'on ne connaît pas. La propension de l'A. à recueillir sans critique des propos semblables et à remplir les failles de son information d'insinuations défavorables et de procès d'intention révèle une agressivité antifranaçaise et antijésuite, dont l'origine n'est pas scientifique, mais ethnique et culturelle.

Il y a cependant plus grave. Peut-on tenir pour une histoire un livre, si intelligent qu'il soit, qui condamne l'histoire? Celle-ci, en effet, fait profession d'observer et de comprendre l'évolution des sociétés humaines. Sans évolution, il n'y a pas d'histoire. Or le livre érige le shamanisme, la licence sexuelle, le divorce, les incantations, les divinations, les songes en valeurs fondamentales de la culture huronne. Il attribue la ruine de cette nation à l'adoption des valeurs chrétiennes en lieu et place de ces pratiques traditionnelles. Les jésuites, véhiculant ces nouvelles valeurs, deviennent les destructeurs de Hurons. S'ils avaient commis des crimes en les diffusant, on pourrait les mettre en procès. Mais leur crime, c'est proprement

d'avoir été ce qu'ils étaient et d'avoir présenté des valeurs nouvelles. Les Hurons, en nombre toujours croissant, les ont jugées préférables à leurs anciennes coutumes, tout comme ils ont su apprécier la supériorité d'une hache de fer sur une hache de pierre, d'une aiguille d'acier sur une aiguille d'os, d'un chaudron de cuivre sur un plat d'écorce. Ces échanges — car les Hurons et les autres indigènes ont aussi appris des choses aux Français — sont justement les effets inévitables des rencontres de cultures. Si c'est là quelque chose de pernicieux, ce sont les contacts eux-mêmes qu'il faut interdire.

Si une telle interdiction était pensable et applicable, l'humanité aurait pu rester dispersée et clairsemée dans les forêts primitives, aussi fixée dans son évolution que les autres espèces animales, auxquelles les rencontres ne peuvent causer que des altérations biologiques, mais qui n'ont aucun moyen, par leurs inventions et leurs choix, d'orienter leur propre développement. C'est par les échanges entre groupes humains, que la faculté d'adaptation propre à l'homme s'est accrue et élargie à la grandeur de la planète. Comment le feu, la roue, l'élevage, la culture du sol, la vapeur, l'électricité sont-ils le patrimoine de toute l'espèce humaine, sinon par contacts et échanges? Cela vaut aussi pour les techniques, la philosophie, la religion. Du moment que l'Europe eut appris à maîtriser le trois-mâts et à interpréter la boussole, sa curiosité et ses appétits allaient invinciblement la pousser vers des peuples inconnus. Elle se présenterait à eux telle qu'elle était, avec ses techniques, sa pensée, sa religion. Restait à savoir ce qui leur serait assimilable. La religion l'a été aux Amérindiens. L'historien n'a pas à le déplorer. Ce sont les acteurs même du drame historique qui font les choix et en portent la responsabilité. Ce sont des expériences qu'il importe à l'histoire d'approfondir, non de regretter. Sans elles, l'historien est en chômage.

La destruction des Hurons n'a pas besoin d'être expliquée par ces détours entortillés. L'A. a admirablement montré en quoi consistait l'empire commercial huron. Sa condition première était la situation géographique de ce peuple. Mais l'intelligence des Hurons a su en tirer parti avec une habileté unique. Les empires commerciaux historiques ont eu ordinairement la puissance militaire ou navale pour principe. Les Hurons, sans supériorité militaire, ont bâti un réseau de commerce dont ils ont fait leur profit. Mais la richesse provoque la convoitise. Les Cinq Cantons, en situation momentanée de supériorité armée, ont fait comme autrefois les Germains quand les défenses de l'empire romain ont croulé devant eux. Ils ont pillé et dévasté cette richesse à leur portée, mais sans avoir le génie de la garder productive. Car chasser sur un territoire vidé de ses habitants n'aura jamais ni la dignité humaine ni la productivité des échanges commerciaux entre des peuples divers.

*Département d'Histoire
Université de Montréal*

LUCIEN CAMPEAU